

Anthropologie et Sociétés



David HARVEY : The Limits to Capital, The University of Chicago Press, Chicago, 1982, XVIII + 478 p., biblio., index des noms, index des sujets.

Pierre-André Tremblay

Volume 9, numéro 2, 1985

Pouvoir local et crise économique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006275ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006275ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, P.-A. (1985). Compte rendu de [David HARVEY : The Limits to Capital, The University of Chicago Press, Chicago, 1982, XVIII + 478 p., biblio., index des noms, index des sujets.] *Anthropologie et Sociétés*, 9(2), 206–207.
<https://doi.org/10.7202/006275ar>

David HARVEY : *The Limits to Capital*, The University of Chicago Press, Chicago, 1982, XVIII + 478 p., biblio., index des noms, index des sujets.

En ces temps où on nous répète que les milieux intellectuels se replient sur eux-mêmes et abandonnent leurs anciens objets de réflexion, il est surprenant de voir apparaître un tel livre. Serait-ce qu'on n'a pas tout dit sur Marx lorsqu'on affirme que le goulag se trouve en germe dans la théorie de la valeur-travail ? Serait-ce que pontifier sur « la vie de la vie » ne réussit pas à faire abandonner cette idée ancienne que l'on doit distinguer entre les mots et les concepts, entre les constructions verbales et les cadres théoriques ?

En fait, ceux qui ont suivi, au cours des ans, les travaux de D. Harvey attendaient avec impatience cet ouvrage. L'auteur s'était déjà imposé comme spécialiste de la géographie urbaine, domaine où ses recherches sur la rente foncière et le cadre bâti l'avaient fait reconnaître comme un des chercheurs marquants des dernières années. Non moins remarquablement, son évolution théorico-politique personnelle avait souvent été perçue comme exemplaire : quittant des positions classiquement libérales, il avait été attiré par la finesse théorique de Marx ; s'il n'y a pas, dans le marxisme, réponses à toutes les questions, on y trouve sans doute une bonne indication de la façon dont on doit les chercher (voir Harvey 1973). En ce sens, il résumait l'évolution d'un bon nombre de jeunes chercheurs américains et britanniques : l'incapacité du positivisme dominant à s'attaquer aux vraies questions – c'est-à-dire à comprendre le rapport entre les événements économiques et politiques marquant la scène urbaine et la structure plus ou moins stable qui les accueille – les poussa à se tourner vers des cadres plus « radicaux » ou explicitement socialistes.

Les difficultés théoriques de ces efforts pour renouveler les modes de questionnement sont connues. On en retiendra d'abord l'éclatement et le manque de consistance de l'analyse marxiste, écartelée entre le subjectivisme, le positivisme éduqué et, parfois, le psittacisme. On en retiendra ensuite que les diverses sciences sociales ne sont guère prêtes à être mises au rancart ; on a ainsi un marxisme sociologique, économique, politique, etc.

Voici donc l'objectif que se donne ce livre : mettre à jour le cœur de l'analyse marxiste. D'une part, synthétiser la littérature scientifique récente afin d'indiquer les changements de perspectives effectués depuis 1867. D'autre part, indiquer comment ces développements théoriques expliquent (ou pas) les modifications empiriques du capitalisme. Cela revient à dire qu'il faut montrer en quoi le MPC a changé (par exemple : l'impérialisme, la corporatisation des entreprises, la croissance phénoménale du secteur financier, etc.) et en quoi il repose encore sur la même base : l'extorsion de sur-travail. Un tel objectif est ambitieux et on ne sera pas surpris (mais un peu déçu quand même) de constater que l'auteur s'est surtout attaché au premier aspect de la question. Ce livre est essentiellement un ouvrage théorique ; les rapports entre cette délicatesse analytique et la scène empirique, s'ils sont reconnus comme cruciaux, sont délibérément mis de côté par l'auteur, qui ne les amène que comme illustrations éparses.

On aura compris que loin de vouloir résumer-exposer « le » marxisme, Harvey se borne à synthétiser les développements (relativement) récents de l'*économie politique* marxiste, champ qu'il considère évidemment comme le plus important. La facture du livre est on ne peut plus classique. Les chapitres 1 à 7 nous font passer de la notion de marchandise (unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange) à la théorie des crises, via la réalisation du capital, les changements technologiques et l'accumulation du capital. Dans ce domaine, probablement le mieux couvert par les diverses introductions à l'économie politique, Harvey est brillant de simplicité et arrive à condenser la littérature actuelle sans oublier les bases tracées par le Père Fondateur. On en retiendra en particulier le passionnant chapitre sur les crises (pp. 190-204).

La suite est un peu moins remarquable. Les chapitres où il est question du capital fixe (chap. 8), de la monnaie et du crédit (chap. 9), et des contradictions du capital financier (chap. 10) traitent évidemment de questions complexes où le moins qu'on puisse dire est que le marxisme est loin d'être arrivé au degré de simplicité souhaitable. D'une certaine façon, Harvey n'est donc pas responsable de sa propre obscurité... Le chapitre 11, sur la théorie de la rente, est passible des mêmes remarques. J'imagine que les spécialistes iront d'abord lire ces pages, car ce sont elles qui posent les questions les plus actuelles, ou les plus à la mode. Le lecteur moyen doit reconnaître qu'il est loin d'avoir pu apprécier toutes les subtilités des arguments.

Pour une fois, la fin n'est *pas* un peu faible. Le chapitre 12, sur les aspects géographiques de la mobilité du capital et du travail, et le chapitre 13, sur l'impérialisme et l'économie-monde, retrouvent la capacité de synthèse démontrée au début de l'ouvrage. C'est dans le chapitre 12 que l'auteur révèle le plus ses racines de géographe; voilà sans doute pourquoi il a inclus ce sujet, qui ne fait ordinairement pas partie des résumés de l'économie politique marxiste. Gageons que cela changera à l'avenir.

Ce livre est clairement destiné à une brillante carrière académique. On peut prévoir qu'il restera inaccessible aux débutants, car le ton très condensé des exposés rebutera ceux et celles qui n'ont pas déjà une base solide en économique. Pour la même raison, il ne soulèvera pas l'enthousiasme de ceux et celles qui estiment que le marxisme est un cadre global d'analyse et pas une « conception économique de l'histoire ». De fait, on peut se demander comment il est possible de parler des « limites du capital » (avec minuscules) tout en faisant un traitement aussi cursif de la lutte des classes, de l'organisation politique des travailleurs et travailleuses et même, quoi qu'en dise l'auteur, de la question de l'État. Harvey a d'ailleurs l'honnêteté de le reconnaître dans sa postface, lorsqu'il écrit : « Nous ne devrions jamais oublier, cependant, que bien que la force de travail soit une marchandise, le travailleur ne l'est pas » (p. 447; ma traduction). Une telle phrase est toutefois bien près de rester un vœu pieux : c'est reconnaître qu'on n'a pas expliqué grand-chose lorsqu'on a dit que, dans le MPC, l'économique est déterminant et dominant; ce n'est pas non plus proposer une alternative réaliste à l'aliénation marchande. Les limites du capital se trouvent dans le fracas de l'histoire, mais c'est un domaine qu'Harvey a – prudemment ? – choisi de délaïsser.

RÉFÉRENCE

HARVEY D.
1973 *Social Justice and the City*. Baltimore: The Johns Hopkins University Press.

Pierre-André Tremblay
Département d'anthropologie
Université Laval